

Différents points de vue sur la situation économique dans la presse

"Piétonnier, tunnels et terrorisme: c'est toute l'économie bruxelloise qui est en train de couler!"

La Libre - ABONNÉS - DORIAN DE MEEÛS & JONAS LEGGE - 16 avril 2016

"Il faut repenser le piétonnier. Je connais de nombreux clients qui ne viennent plus dans le centre ! Pendant ce temps-là, les confrères de la Région bruxelloise et du Brabant wallon ont des restaurants remplis! On a perdu 15 à 20% de chiffre d'affaires." Tel est l'appel au changement de politique de la ville lancé par la propriétaire du célèbre restaurant gastronomique "Comme chez Soi".

Laurence Rigolet-Wynants, fille de Pierre Wynants et épouse de Lionel Rigolet, est l'Invitée du samedi de LaLibre.be.

Dans une opinion publiée sur [LaLibre.be](#), le directeur de Gault&Millau Benelux regrette que les restaurants du centre de Bruxelles soient vides depuis le premier jour du piétonnier. Vous dressez le même constat ?

J'ai presque eu envie de pleurer en lisant [ce texte](#). Les six premiers mois de l'année 2015 avaient été très bons pour nous puis, à la fin juin, le piétonnier a été inauguré. Selon un bilan que j'ai réalisé, de mi-août au 30 septembre, nous avons observé une perte de 18.000 euros de chiffre d'affaires sur les seuls repas du midi. Je dois cependant admettre que, après ce bilan, nous avons connu un très bon mois d'octobre. Les gens s'étaient-ils habitués au piétonnier ? Je ne pense pas ! Ensuite, en novembre, il y a eu les attentats de Paris et le relèvement de la menace terroriste ici. Depuis lors, c'est la cata !

Vous n'imputez donc pas tous les maux au seul piétonnier ?

Il est difficile d'évaluer à quelle hauteur le piétonnier a pesé sur cette chute de fréquentation. D'autant qu'il y a aussi la menace sur Bruxelles et la fermeture du tunnel Stéphanie. Suite à cette fermeture, c'est toute la clientèle de Waterloo, Uccle, Boitsfort qui se détourne. Quand j'apprends que ça fait trois mois que le tunnel est fermé et qu'on n'a pas déplacé un centimètre de béton, ça me dépasse ! Les systèmes politiques sont difficiles à comprendre. Or, c'est toute l'économie bruxelloise qui est en train de couler. Le piétonnier, on en parlait depuis longtemps mais personne ne voulait y croire. On se disait qu'un parti comme le MR qui, en

général, soutient les indépendants allait nous aider. Mais, au contraire, le MR soutient le piétonnier ! Quel est l'objectif ? On me répond qu'il sera magnifique en 2018. Mais d'ici là, les commerçants ont tout le temps de partir de Bruxelles.

Vous pensez réellement déménager ?

Je ne peux pas me l'imaginer! Nous avons entrepris des travaux colossaux il y a 15 ans, il nous reste 5 ans de remboursements. Financièrement, ce serait excessivement compliqué pour nous. En plus, le restaurant fête ses 90 ans cette année.

"Bon Bon" s'est déplacé, lui...

Oui, mais "Bon Bon" n'a pas 90 ans derrière lui. Christophe Hardiquet s'est fait tout seul. Moi, toutes mes racines sont ici. Nous avons grandi génération après génération dans cette maison. Si un jour je dois déménager, c'est que je n'aurai pas le choix. Je sens quand même que les responsables politiques, dont le bourgmestre, sont à l'écoute. Mais en même temps rien ne change... Et je le redis : je ne comprends pas que le MR ne fasse pas grand-chose pour soutenir les indépendants et commerçants.

Vous sentez que votre clientèle change ?

Je connais de nombreux clients qui ne viennent plus dans le centre ! Pendant ce temps-là, les confrères de la Région bruxelloise et du Brabant wallon ont des restaurants remplis ! Mardi matin, un Monsieur qui venait pour réparer ma machine à café a mis 2h30 pour arriver d'Anvers !

Vu la fermeture du tunnel Stéphanie et la menace de niveau 3, appelez-vous Yvan Mayeur à revoir son piétonnier immédiatement ?

Depuis le mois de novembre, on est à 15-20% de diminution du chiffre d'affaires. J'ai 25 personnes à temps plein à payer à la fin du mois. Le chômage économique aide un petit peu mais, au bout du compte, vu nos investissements, mon mari et moi travaillons plus pour nos équipes que pour nous-mêmes. Il faut vraiment être passionné pour continuer notre métier. Il est donc clair qu'il faut repenser le piétonnier ! Cela fait longtemps que cela aurait dû être fait. Des changements ont encore été apportés il y a deux semaines, mais pour améliorer quoi ? Rien du tout ! Tout reste engorgé. C'est le foutoir total dans ce labyrinthe.

Le projet de piétonnier, y êtes-vous favorable ?

Je pense qu'autour de la Grand-place de Bruxelles, il faut faire certaines choses. Mais on a vu beaucoup trop grand et on a fermé beaucoup trop vite certains axes très importants sans en mesurer toutes les conséquences.

Vous indiquez que le bourgmestre Yvan Mayeur est à l'écoute, mais l'absence de réaction semble démontrer le contraire, non ?

Disons que quand on a l'occasion de rencontrer le bourgmestre, il écoute ce que l'on dit. Après, il n'est sans doute pas seul à décider. Je serais d'ailleurs très curieuse de savoir ce qui ressortirait d'une consultation populaire organisée auprès des Bruxellois vivant à l'intérieur du Pentagone. Si cela se trouve, notre avis n'est pas largement partagé par nos voisins. Mais prenons le cas de ma fille : elle refuse de se rendre à pied au cinéma de la Place De Brouckère, et ce, même avec son petit ami. Elle y allait régulièrement mais, vu la fréquentation en soirée, elle n'y va plus jamais. Vraiment plus jamais ! Contrairement à l'année dernière, elle n'ose plus traverser cette rue la nuit. La prochaine fois qu'on ira au cinéma, nous prendrons notre voiture pour nous rendre à Toison d'Or. Voilà le résultat du grand piétonnier !

Les politiques affirment qu'il y a beaucoup moins d'agressions que par le passé...

Je les aime bien ceux qui prétendent que la criminalité a chuté depuis le début de l'année, mais depuis les attentats de Paris, y a beaucoup moins de monde qui se promène dans le centre-ville. Ce constat n'est vraiment pas très réfléchi, il est logique face à cette réalité. La situation pose tout de même de sérieuses questions sur l'avenir économique de quelques cafés très connus près de la Bourse. Puis, on se demande aussi comment va évoluer l'immobilier du centre de Bruxelles. Qui peut prédire un bel avenir au centre-ville tel qu'il est maintenant ? L'immobilier va subir des moins-values. Et, je le répète, les attentats et la fermeture de tunnels n'ont évidemment rien arrangé. Quand on a 24 personnes à temps plein, il faut que l'affaire tourne et que l'argent rentre. Grâce à la solidarité des Belges, on se sent soutenu. Samedi dernier, en soirée, nous étions au complet, mais il n'y avait que des Belges. On a vraiment le sentiment que la clientèle belge nous montre son soutien en venant chez nous.

Par contre, les touristes se font rares ?

Les touristes et clients étrangers se font beaucoup plus rares. Et on peut déjà être content, car si nous avons perdu 15 à 20% de chiffre d'affaires, certains confrères ont vu leur chiffre chuter de 50% en restaurant. C'est clairement la tendance vers laquelle on va pour le moment.

Vous en tirez déjà des conclusions ?

Nous attendons encore un petit peu et nous nous arrangeons avec le chômage économique, mais si ça continue comme ça, on devra réduire notre personnel.

Vous vous apprêtez à célébrer les 90 ans du "Comme chez Soi". En quelques mots et sans divulguer ce qui le sera en conférence de presse la semaine prochaine, à quoi ressemblera cet anniversaire ?

J'avais le sentiment que mon père souhaitait qu'on marque cet anniversaire. On a envie de réaliser un menu qui rendra hommage aux quatre générations qui se sont

succédé dans la maison. Pour les clients, cela serait une découverte originale. C'est aussi l'occasion pour nous de raconter l'histoire unique en Belgique – je pense – de ce restaurant gastronomique.

Entretien : Dorian de Meeûs & Jonas Legge

"Le resto est vide depuis le premier jour du piétonnier"

La Libre - CONTRIBUTION EXTERNE - 09 avril 2016

OPINIONS

Une opinion de Philippe Limbourg, Directeur de GaultMillau Benelux

Ce soir, j'ai mal à ma Bruxelles.

Ce midi, entre deux rendez-vous "à la capitale", je profitai d'un "petit creux" pour emmener ma ch'tite maman manger un bout chez Cécilia. Piétonnier oblige, on ne se gare plus facilement "en bas" de ce quartier de la Grand-Place. On se rabat donc sur l'une des rares places du parking éponyme. On traverse alors une place fort calme, jette un regard inquiet vers une Galerie de la Reine qui a, elle, décidément bien peu de courtisans, pour arriver sur la plus belle place du monde. Dieu qu'elle semble, souffrir. Quelques badauds, un vent qui s'excuse de souffler sur des murs froids, et là, immobiles, deux calèches et leurs chevaux qui semblent momifiés, attendant le touriste ou le badaud désireux de partir à la découverte des ruelles exquises et des monuments eux aussi, encore debout ! Car oui, même malade, elle sourit cette belle place et se dresse fièrement. N'est-ce pas là finalement l'exemple qu'il nous faut suivre nous, les plus braves de tous les peuples de la Gaule? Nous qui, sous le poids de l'onde de choc qui nous a soufflés, avons courbé l'échine certes, mais n'avons mis un genou en terre que pour embrasser et rassurer nos enfants avant de nous redresser pour faire face. Car oui, debout et unis nous resterons !

Ragaillardi par cet élan de patriotisme et d'énergie insufflés par un Hôtel de ville nettement plus fringant que ses occupants, je me dirige donc plein d'entrain vers le restaurant de la rue des chapeliers. En route, je suis à nouveau empreint d'inquiétude : ce ne sont que commerces fermés, bars et restaurants vides. Je ne peux y croire et me dis qu'en arrivant chez Cécilia, chez elle au moins, j'y croiserai l'une ou l'autre tête de gastronome ou bon vivant connu. Car la jeune et jolie chef Mélanie sait y faire lorsqu'on lui laisse la bride au cou. Seul hic, une fois la porte poussée...un resto quasi vide. Mais où sont donc tous ces clients heureux et souriants que j'ai toujours croisés ici, avides de découvrir les envois de la chef qui m'accueille aujourd'hui, certes le sourire aux lèvres, mais le mors aux dents en voyant mon regard désemparé devant une salle si peu remplie : "c'est comme ça depuis le premier jour du piétonnier. Et avec les attentats, cela n'a rien arrangé. Plus de parking ou pas assez, embouteillages, les gens ne viennent plus. Même mon client qui venait jusqu'à 3 fois par semaine pour son lunch n'est plus venu depuis..." J'en aurais pleuré avec elle.

Heureusement, c'est une battante... Et moi, les émotions, ça creuse... On s'est donc ensuite installés près d'elle, au bord de sa cuisine ouverte. Et puis on a profité... Régalés que nous étions d'envois justes, précis, surprenants. Le sourire de Maman en disait long. Celui satisfait de Mélanie aussi. Avec deux femmes heureuses, j'avais un peu retrouvé le sourire. Et il y avait de quoi ; cappuccino de bouillabaisse, barbue et son émulsion citronnée avec une pointe de wasabi, tartare de couteau et effiloché d'agneau encanaillés d'un comté 36 mois avant un Grondin de la mer du Nord et sa sauce à l'ail des ours. Je vous passe les desserts, vous m'en voudriez à mort. Heureux, ravis, on remercie la belle pour cet instant de grâce et l'on ressort de cet écrin de vie au milieu d'une ruelle morte non sans se dire que cette pétillante bonne femme est bien l'une des chefs montantes de la capitale (si elle y reste...) et qu'on a eu la chance se poser là, au calme, pour un moment hors du temps.

Mais, très vite, voici que la réalité nous rattrape. On repasse devant ces cafés et ces commerces vides. Même la célèbre "rue des pittas" fait la gueule. Bon Dieu Bruxelles que t'arrive-t-il ? Réveille-toi ! Car même vide, tu restes belle. Moi en tous les cas, je crois en toi. Oui Bruxelles, je t'en prie, redeviens ma belle. Car comme dans la chanson de Dick Annegarn, tu sembles abrutie mais ici, ton ennui... m'ennuie. Alors, de grâce, ne pars pas ! Pas toi, à la dérive.

Car moi je t'attends.

Alors... arrive!

Piétonnier bruxellois: sortir d'une "impolitique de la ville"

CONTRIBUTION EXTERNE Publié le lundi 17 août 2015

OPINIONS

Une opinion de Mathieu Berger, Sociologue et professeur à l'UCL.

Depuis fin juin dernier, la piétonnisation du boulevard Anspach a fait l'objet de controverses animées. Soudaine, cette transformation du centre bruxellois ne laisse personne indifférent. Faut-il se réjouir de cette nouvelle polémique ? D'un côté, en effet, on pourrait voir dans cette confrontation un signe de vigueur du débat public, de redynamisation d'"une politique de la ville", dans son sens noble. Cependant, dans sa forte polarisation, la dispute peut aussi prendre une tournure "impolitique". Dans "La contre-démocratie" (Le Seuil, 2006), l'historien Pierre Rosanvallon définissait l'impolitique comme "le défaut d'appréhension globale des problèmes liés à l'organisation d'un monde commun". Loin d'être limitée aux moments d'empoignades auxquels on assiste actuellement, cette tendance s'enracine dans une certaine (in)culture de la ville et de l'intervention urbaine.

A partir du contexte bruxellois, identifions rapidement - trop rapidement sans

doute - cinq composantes d'"une impolitique de la ville".

L'administratif et le politique

Une première composante réside dans la façon dont les politiques de la ville en sont venues ces vingt dernières années à se replier progressivement sur une microgestion du territoire régional. Dans un contexte où l'action urbaine ne peut plus s'envisager que dans le cadre de "programmes" ou de "dispositifs", l'administratif en est venu à primer sur le politique. On peut y voir deux conséquences : premièrement, le manque d'envergure et de vision d'opérations tenues à une fonction de "ménagement du territoire"; deuxièmement, la routinisation et la standardisation de projets de quartiers réalisés "en série" aux quatre coins de Bruxelles. Dans ces circonstances, la pratique de la participation citoyenne devient elle-même un train-train, une formalité démocratique dépourvue de prises significatives sur les enjeux réels du développement urbain.

Logiques autistiques

Une seconde source de l'impolitique est relative aux logiques autistiques qui guident l'agir politicien. On le sait, les coalitions de majorité sont des milieux plutôt hostiles, dans lesquels seuls "de vrais animaux politiques" subsistent et prospèrent. A Bruxelles, deux stratégies ont fait leurs preuves. La première stratégie est celle de l'antijeu; celle de l'équipe roublarde, avertie du caractère vulnérable de toute initiative politique réelle, et qui s'en tient à jouer le nul, campée dans sa moitié de terrain. La seconde stratégie est celle du joueur "personnel" qui accélère d'un coup, laisse ses coéquipiers sur place et part seul en dribblant, le nez sur le ballon. Il est assez inquiétant de réaliser que cette seconde stratégie, celle de l'échappée, est peut-être aujourd'hui la seule manière de manifester de l'audace et de l'ambition en matière de développement urbain.

Mimétisme

Une troisième composante, également présente dans le cas du piétonnier bruxellois, est relative à l'obsession de la comparaison internationale, au diktat du benchmarking dans la conception des projets urbains. Ces nouvelles habitudes de gouvernement qui consistent à se placer sagement dans le sillage des villes-leaders de la globalisation renforcent l'impolitique de la ville. L'enquête sur les problèmes urbains et la recherche minutieuse des solutions ajustées sont court-circuitées par la référence aux standards internationaux : on verrait bien, sur le piétonnier, des poubelles-wifi comme à New York, une sculpture d'Anish Kapoor comme à Chicago, etc. Qui sont donc les Bruxellois pour refuser un tel pot-pourri de bienfaits,

internationalement reconnus ?

Qu'en dit le citoyen ?

Quatrième facette : la pauvreté politique d'une certaine critique citoyenne; une critique souvent anachronique, "a priori", contradictoire, urbanophobe, populiste. Anachronique : elle ressort des tiroirs le référentiel des luttes urbaines de la fin des années 1960-1970; celui du récit de "la bruxellisation" et de son héros, "le vrai habitant". A priori : partant du principe que tel décideur ne peut qu'avoir tort, elle ne laisse aucune chance à l'expérimentation et feint de ne pas comprendre les contraintes et limites d'un aménagement temporaire. Contradictoire : elle redoute tout et son contraire; la pacification et l'insécurité, la fête et l'ennui, le plein et le vide, le médiocre et le bling-bling, le bobo et le SDF, la gentrification et la kebabisation. Urbanophobe : contestant le cadrage festif et ludique donné jusqu'ici au piétonnier, ses railleries s'étendent rapidement à la sociabilité urbaine en elle-même, aux joies de la coprésence et de la vie publique. Populiste : elle se passe parfaitement du discours d'obscurs "intellos" pour casser du "politicard" et exposer ses vérités "politiquement incorrectes".

La place du chercheur dans la cite

Le cinquième rouage de cette impolitique de la ville tient justement au retrait de la vie publique des chercheurs universitaires et des spécialistes de la ville, au rôle d'intellectuel public qu'ils évitent soigneusement d'endosser. Aux cynismes corrélés du politicien et du citoyen, il faut alors ajouter celui des urbanistes, sociologues, politologues, géographes, etc., souvent étonnamment discrets devant les questions qui fâchent et qui divisent.

Comment sortir du cercle de l'impolitique ? Les pistes sont nombreuses. Celles concernant les quatre premières figures étant plus souvent envisagées, je me limiterai ici à celle relative au dernier point évoqué. Le secteur de "la recherche urbaine" - au sens large - réunit aujourd'hui un nombre considérable d'enquêteurs œuvrant dans des disciplines diverses, générant chaque année des thèses riches en regards et en savoirs nouveaux.

Dans quelle mesure ces connaissances profitent-elles aujourd'hui réellement à une politique de la ville ? Quelles formes nouvelles peuvent prendre ces travaux ?

"Repenser la place du chercheur dans la cité" est un enjeu crucial, mais qui commence à sonner comme un slogan creux. Plutôt que de refaire le monde "in vitro", dans l'environnement contrôlé de la discussion académique ou de la simulation démocratique, les savoirs intellectuels sur la ville gagneraient à

se manifester comme des savoirs pratiques, à tester leurs possibles apports "in vivo". Ils doivent pour cela se frotter et se coordonner davantage, au cœur de processus de projet ou de contre-projet, aux savoirs plus techniques des architectes urbanistes, aux savoirs administratifs et juridiques des fonctionnaires, aux savoirs d'usage des citoyens. Si le salut des politiques de la ville ne peut évidemment venir de la recherche urbaine, il ne pourra pas non plus venir sans sa réinvention.

L'actuelle "affaire du piétonnier" nous le montre : il est crucial, tant pour les autorités publiques que pour les résistances citoyennes, qu'elles ne soient pas laissées à des rapports frontaux et bipolaires. Il est important que des enquêteurs de tous bords se mouillent, fassent entendre des voix à la fois critiques et rigoureuses, luttent pour faire jouer leurs savoirs respectifs, non pas "au-dessus de la mêlée", mais quelque part dans la mêlée et au plus près de l'action.

Le piétonnier fait mal au commerce bruxellois

MATHIEU COLLEYN Publié le mercredi 02 septembre 2015

Depuis la fin du mois de juin, les boulevards du centre de Bruxelles sont piétonniers. Un geste fort des autorités communales qui n'en finit plus de faire couler encre et salive tant il modifie l'usage et l'aspect de cet important espace public. Cette mesure radicale ne manque, par ailleurs, pas de faire sentir ses effets bien au-delà des frontières de la Ville de Bruxelles.

Dans l'opposition au niveau communal, le CDH a décidé d'objectiver les effets de ce piétonnier. Le premier volet de cette étude porte sur les conséquences de l'interdiction des voitures sur les commerces locaux. Entre les 19 et 28 août, le parti a donc envoyé des sondeurs munis d'un questionnaire simple afin de mesurer la satisfaction des commerçants du centre ainsi que les effets du piétonnier sur leurs affaires. 215 commerçants ont été interrogés. La plupart sont actifs dans le périmètre du piétonnier, certains dans son voisinage direct. Les résultats sont sans appel.

Un peu plus de 73 % des commerçants répondants estiment que le piétonnier a eu un impact sur leurs activités. Et pour 70,1 % d'entre eux, cet impact est négatif. L'enquête démontre en outre que cette perception négative n'a pas la même ampleur dans toutes les portions du piétonnier. Elle est plus forte dans la section située entre les places de la Bourse et Fontainas, côté rue des Pierres et rue Orts. Mais également aux deux extrémités du piétonnier, du côté des boulevards Jacquemain et Adolphe Max d'une part et à Lemonnier d'autre part. Baisse de fréquentation, chiffre d'affaires en baisse, tentation de remettre (lire tableau ci-dessus), les

résultats démontrent clairement un malaise.

Raccourcir le piétonnier

Les plus satisfaits relèvent du secteur Horeca, surtout entre la Bourse et la place De Brouckère, précise Benoît Cerexhe, chef de groupe CDH à la Région bruxelloise. Dans l'Horeca, ce sont surtout les restaurants qui se plaignent. *"Leur clientèle de soirée vient moins"*, relaye le député. Les bouquinistes du centre-ville sont eux aussi à la peine, leurs déposants venant chargés de livres à revendre. Un célèbre magasin de meuble va sans doute devoir cesser de vendre du mobilier trop imposant, précise encore Hamza Fassi-Fhiri, opposant CDH à la Ville de Bruxelles. *"Un grand hôtel risque également de devoir licencier ses voituriers"*, ajoute-t-il. 27 % des commerçants répondants envisagent, par ailleurs, de remettre leur affaire. Le CDH a également demandé aux commerçants concernés de détailler les avantages et inconvénients de ce piétonnier. S'ils saluent le calme, la convivialité, l'atmosphère, ils déplorent le sentiment d'insécurité, la malpropreté, la "clochardisation" des lieux. Les problèmes de livraison sont également mis en avant, comme l'accessibilité aux commerces qui n'ont pas vu venir de nouvelle clientèle. *"Les touristes viennent mais ne consomment pas"*, résume Benoît Cerexhe.

Pour le CDH, ces résultats confirment le manque de préparation et d'accompagnement dont s'est rendue coupable la Ville de Bruxelles. *"Elle a mis la charrue avant les bœufs"*, lance le député Cerexhe. Les humanistes estiment qu'il y a urgence à agir si l'on souhaite éviter que le piétonnier soit synonyme de désert commercial à moyen terme. La Ville de Bruxelles a annoncé une première évaluation huit mois après l'instauration. Le CDH estime que c'est trop long et réclame une concertation avec le monde du commerce. *"Il ne faut pas le plus grand piétonnier mais le meilleur"*, conclut Benoît Cerexhe qui plaide aussi pour que l'espace piétonnier soit rétréci de ses deux extrémités.

Mayor balaye

Interrogé par Belga, le bourgmestre de la Ville de Bruxelles, le socialiste Yvan Mayeur, balaye allègrement l'exercice et les conclusions humanistes. Il indique *"ne pas prendre tout cet exercice très au sérieux"*. *"Cela fait partie du bashing anti-centre. Le CDH a choisi de s'y inscrire, en adoptant un positionnement très politicien. J'avoue que je ne comprends pas très bien car la majorité régionale dont il fait partie soutient le piétonnier"*, ajoute-t-il. La Ville prépare un large plan de redéploiement commercial pour le centre.

"Le risque est de transformer le Piétonnier en Luna Park"

La Libre ABONNÉS - CHARLOTTE MIKOLAJCZAK - 28 août 2015

Un piétonnier enrichit-il automatiquement les propriétaires des immeubles qui le bordent ? Les experts n'en sont pas tous convaincus. *"Un piétonnier est censé créer du trafic, indique Arnaud de Bergeyck, head of capital markets retail, Cushman & Wakefield. Or, qui dit augmentation du trafic dit hausse potentielle du chiffre d'affaires des commerces et donc hausse des loyers et des prix de vente. A condition, bien sûr, que les passants soient de véritables shoppers, pas seulement des personnes de passage."*

Mais l'effet sur l'immobilier n'est pas immédiat. *"Même si la conversion est bien préparée, bien organisée, il faut tenir compte d'un temps d'adaptation. Les consommateurs vivent sur des habitudes (trajet, parking...). Tout changement est perturbant."* Et d'évoquer le cas de la mise en piétonnier du Meir à Anvers il y a une vingtaine d'années. *"Certes, l'adoption du piétonnier a coïncidé avec l'ouverture du shopping Wijnegem, ajoute l'expert. L'indéniable ralentissement du Meir à l'époque ne lui est cependant pas seul imputable. Et pourtant, la mise en piétonnier avait été bien encadrée (plan de circulation, parkings, signalisation, campagne d'information...)"* Dans le cas de la rue des Fripiers à Bruxelles, rendue aux piétons il y a deux ans, il n'y a pas eu de "couac". *"Notamment parce que le tronçon est court et que la période était propice pour le commerce en général."*

Repenser la chaîne des livraisons

Sur l'immobilier résidentiel, l'impact pourrait être plus mitigé. *"Je dirais d'emblée que c'est un plus, note Denis Latour, administrateur délégué des agences Latour & Petit. Moins de bruit, moins de pollution, plus de sécurité pour les usagers qu'ils se déplacent à pied, à vélo, en tricycle... Cela donne un caractère qualitatif à l'habitat et valorise l'immeuble. D'autant que s'y ajoutent généralement des commerces, des restaurants, des infrastructures sportives et culturelles, bruyants certes, mais sans commune mesure avec le trafic."* Les complexes immobiliers dans et autour d'esplanades piétonnes sont très demandés. Tout comme les piétonniers des centres-villes qui attirent un public différent et plus large. *"La condition sine qua non, insiste le courtier, est toutefois que les voitures, bannies du site, trouvent une place, en sous-sol, en périphérie... La mobilité reste le problème majeur : il faut pouvoir accéder au site de manière efficace."*

"Il ne faut toutefois pas minimiser la pollution sonore de certains piétonniers, corrige Christian Lasserre, consultant CLI. Le risque, surtout dans des villes

historiques, est de transformer cet espace en Luna Park. Ils ont besoin de flux et le danger est d'imaginer quantité d'événements pour en créer." Et de noter qu'il est très difficile de généraliser parce qu'un piétonnier n'est pas l'autre. "Il y a ceux des villes historiques (Venise, par exemple), des villes piétonnes (Louvain-la-Neuve), des villes touristiques (Zermatt), poursuit-il. Il y a aussi ceux sur terre ferme et ceux sur dalles avec accès vers le bas - comme la Défense à Paris. Il y a encore - et surtout - ceux conçus tels quels et ceux convertis."

Si la problématique d'un piétonnier ne se limite pas à l'absence d'automobiles, il faut en tenir compte. "Et repenser, entre autres, la chaîne des livraisons, indique le consultant. Car qui dit habitat urbain dit livraisons. C'est l'accessoire indispensable. Livraisons de marchandises, de courriers express, de pizzas et de sushis."

Tunnels, Molenbeek, stade national: jamais la Région bruxelloise n'a connu une telle crise

DE TROYER JAN - 09 février 2016

0

OPINIONS

Vu de Flandre: une chronique de Jan De Troyer.

Saga des tunnels, Molenbeek ou les mensonges autour du nouveau stade national : jamais la Région bruxelloise n'a connu une si grave crise. Mais des campagnes de communication vont-elles sauver un produit déficient ? La Région bruxelloise subit actuellement la plus grave crise d'image de son existence. Bianca Debaets, secrétaire d'Etat du gouvernement bruxellois, s'en est indignée dans la section "Débats" de "La Libre". "Parler de Bruxelles à tort et à travers est à la mode et tous les tacles sont permis", dit-elle. Toutefois, Mme Debaets ne désespère pas : Bruxelles est "une ville bouillonnante, cosmopolite, pleine de culture, un centre international diplomatique". Elle rappelle que de nombreux jeunes s'installent chaque année à Bruxelles, l'avenir semble donc assuré. Mais il faudra "convaincre le reste du pays".

Ce ne sera pas évident. Une fois devenues parents, les classes moyennes désertent la ville. En Flandre, la mauvaise réputation de Bruxelles a atteint son paroxysme. Les menaces pesant sur les utilisateurs du tunnel Léopold II et les rapports alarmants sur les autres ouvrages d'art y sont pour quelque chose. Détail gênant : la Mobilité et les Travaux publics sont depuis trois

décennies une compétence de ministres néerlandophones : Jos Chabert, Pascal Smet, Brigitte Grouwels/Bruno Delille, et actuellement de nouveau Pascal Smet. Deux conclusions sont possibles : ou ces responsables démontrent depuis 30 ans leur incompétence ou ils ne sont pas écoutés au sein de gouvernement bruxellois. Dans les deux cas, c'est un échec flamand. Pascal Smet, célèbre par sa gestion du Viaduc Reyers et toujours prêt à pointer du doigt les autres, s'est plaint du "*mauvais héritage*" qu'il a reçu. Il oublie que, de 2004 à 2009, il a contribué personnellement à cet héritage, en étant ministre bruxellois de la Mobilité et des Travaux publics. Mais on comprend son inertie de l'époque : fermer des tunnels pour réparation ne séduit pas l'électorat auquel il dit depuis des années qu'il faut chasser les voitures de la capitale. En visionnaire, il a annoncé l'abolition de tous les tunnels bruxellois dans les 10 ans ! Si ce dernier survivant de la génération Stevaert reste aux commandes du SP.A bruxellois, on sait à quoi s'attendre.

L'histoire des tunnels n'est évidemment pas la seule à ternir la réputation de Bruxelles, au point que la presse internationale parle d'une "*failed city*", une ville échec. On connaît la situation à Molenbeek et on apprend que les progressistes au sein de la communauté islamique de Bruxelles ont reçu des menaces de mort et préfèrent donc se taire. Les conséquences économiques de la zone piétonnière au centre-ville n'ont pas aidé à améliorer la perception. Et l'opinion publique flamande suit avec intérêt la saga du nouveau stade national pour l'Euro 2020. Le ministre bruxellois du Budget, Guy Vanhengel, a déclaré que sa construction ne coûterait rien au contribuable. Toutefois, la société Ghelamco a reçu le droit de jouissance des terrains concernés pour 1 euro par an, le parking coûtera 80 millions, la Région paiera dans les 30 ans à venir quelque 123 millions pour l'exploitation et elle supportera le coût annuel de la sécurité (1,1 million). Les apparitions de M. Vanhengel comme invité d'honneur à la tribune du Sporting Anderlecht, ont suscité des questions au parlement bruxellois.

Faut-il ajouter au débat sur Bruxelles l'état déplorable du musée fédéral qui abrite plusieurs Rubens ? Ou le coût de 19 administrations communales pour gérer une petite ville comme Bruxelles ? Les gaffes de certains tribunaux bruxellois ? Tout cela ne contribuera pas à "convaincre le reste du pays" du charme de Bruxelles. On annonce des campagnes de communication pour redorer le blason bruxellois. Le marketing va-t-il sauver un produit déficient ? On peut en douter...

Piétonnier : Bruxelles en voie de "barcelonisation"

JONAS LEGGE - 30 juillet 2015

Le lancement du piétonnier a entraîné des débats passionnés. Rarement les Bruxellois s'étaient tant empoignés sur une question de développement urbain. La politique de la ville, initiée par les autorités politiques, est également accaparée par les citoyens. LaLibre.be a interrogé deux sociologues spécialisés en urbanisme, qui livrent leur analyse sur cet ambitieux projet à travers différents aspects : appropriation, commerces, insécurité et rayonnement.

Le principal grief adressé au piétonnier (*) est sans nul doute les embouteillages qu'il entraîne dans son sillage, en dehors du centre. Cette situation souligne l'asymétrie du Ring intérieur : la Petite Ceinture est loin d'être homogène sur tout son parcours. Le maillon est par exemple très faible du côté du Canal, qui n'a pas la capacité suffisante pour absorber le transit rejeté. Elle révèle aussi la trop grande dépendance automobile de toute la zone métropolitaine autour du "Grand Bruxelles", comprenant les provinces de Brabant.

Au-delà de ces désagréments, le projet répond-il aux attentes de l'œil aiguisé de spécialistes ? Pierre Vanderstraeten (**), architecte-urbaniste et sociologue (UCL), félicite les autorités bruxelloises d'avoir osé ce changement d'envergure. "La vocation de ces lieux centraux est avant tout d'accueillir la vie sociale, la vie publique. Cela doit largement l'emporter sur la fonction de transit", affirme-t-il. Un avis globalement partagé par Mathieu Berger (***), professeur de sociologie urbaine à l'UCL, qui commençait, lui, à "perdre espoir qu'on puisse expérimenter des aménagements ayant un minimum d'ambition et d'audace à Bruxelles".

Appropriation

Le piétonnier est composé d'un aménagement a minima. Depuis son inauguration, quelques pochoirs sont venus s'ajouter aux tables, bancs, tables de ping-pong et bacs à sable qui constituent les seuls éléments proposés.

"Evidemment, pour les esthètes, l'aménagement n'est pas incroyable d'élégance, ni très sophistiqué. Le mobilier urbain semble distribué de manière un peu aléatoire et on aurait probablement pu éliminer des sections piétonnisées tout ce qui évoque la circulation automobile, comme la signalisation. Lors de l'inauguration, j'étais plutôt sceptique. Pourtant, étonnamment, on constate que cela fonctionne. Les bancs, tables et structures de bois qui jalonnent le boulevard sont occupés pour manger, boire, jouer, discuter,... Bien que les conditions météo soient particulièrement favorables en ce premier mois d'été, ce n'était pas joué d'avance", affirme

Mathieu Berger.

Les citoyens exploitent donc le boulevard par des usages très simples, comme le déplacement, la balade, la rencontre. "Pour un sociologue, cet espace de grande intensité et les nouvelles connexions qu'il crée au sein du centre-ville est évidemment intéressant", souligne Mathieu Berger. "Ce qui fait la radicalité du projet, c'est peut-être l'absence d'attraction ou d'usage explicitement indiqué. Le boulevard se présente alors comme un pur espace public, où les citoyens se rendent de manière désintéressée, pour se rendre visibles les uns aux autres, se croiser, s'asseoir entre étrangers, observer le monde qui déambule. C'est créateur d'une certaine expérience esthétique : on met les gens dans des dispositions spatiales où ils peuvent s'émouvoir de la présence des autres. Les Bruxellois représentent finalement, les uns pour les autres, la principale attraction de cet espace central."

"Le défi à relever maintenant consiste à maintenir cette animation", prévient Pierre Vanderstraeten. "Les initiatives ne doivent pas uniquement venir de la Ville. Les habitants doivent prendre le relais, s'approprier les lieux pour faire vivre la ville autrement. Grâce aux réseaux sociaux, certaines initiatives fleurissent, comme les apéros urbains ou des barbecues entre voisins. Leur gratuité est bénéfique pour l'attractivité."

Commerces

Bien que l'horeca se frotte les mains depuis que les automobiles ont déserté le centre, la présence de trop nombreux kebabs et fast-food le long du boulevard Anspach a été pointée du doigt par de nombreux observateurs. "Si la Ville souhaite agir sur le développement commercial, il semble qu'elle ait la maîtrise foncière suffisante pour ce faire", juge Pierre Vanderstraeten. Dans la foulée, l'architecte-urbaniste ajoute qu'il importe de miser sur les commerces de proximité afin que les habitants aient tout type de produits à portée de main. "Il faut aussi bien un pharmacien qu'un marchand de chocolat ou une supérette. C'est le modèle de la ville habitée que les autorités doivent avoir à l'esprit, et non celui de méga centre commercial. Symboliquement, c'est extrêmement important : tout le monde doit pouvoir s'y sentir chez soi."

Mathieu Berger renchérit : "Ces dernières années, on a vu les rues adjacentes, situées de part et d'autre du boulevard Anspach, proposer une offre commerciale et horeca de plus en plus qualitative – restauration de qualité, bars musicaux *underground*, boutiques tendance – et moins directement orientée vers le tourisme de masse que vers la population bruxelloise. Ainsi, la dynamique commerciale favorisée par le nouveau piétonnier ne doit pas être pensée uniquement sur le boulevard, ni même dans l'axe du boulevard. Dans la nouvelle configuration, c'est aussi

perpendiculairement au boulevard que les continuités commerciales sont à réfléchir".

D'ailleurs, selon Pierre Vanderstraeten, auparavant, rares étaient les touristes qui traversaient le boulevard Anspach une fois arrivés devant la Bourse. "Ce boulevard agissait comme une rupture. Ils avaient l'impression d'être, non pas au centre, mais au bord. Du coup, ils faisaient demi-tour. Cet effet de rupture était très négatif pour la vitalité de certains endroits, situés dans le Pentagone ouest."

Insécurité

Dernièrement, François-Xavier de Donnea, ancien bourgmestre (MR) de Bruxelles, affirmait que ce projet de piétonnier était "un gros risque". "Il est à la marge d'un quartier extrêmement difficile, ce qui pourrait en faire une zone insécurisée à certains moments de la nuit", affirmait-il.

Mathieu Berger partage partiellement cette inquiétude. "En son centre, la ville de Bruxelles accueille une population relativement pauvre. Créer de la visibilité et de la rencontre dans des espaces de pauvreté et d'inégalité entraîne des risques, en occasionnant des situations de tension, potentiellement explosives. En même temps, faire le pari de la 'rencontre tendue', plutôt que de la séparation sécuritaire, m'apparaît intéressant. Le frottement peut être positif, civilisateur, que ce soit pour les plus précarisés ou pour les plus dotés, voire pour les touristes. La plupart du temps, les citoyens parviennent à désamorcer ou à gérer eux-mêmes ces situations tendues, sans avoir recours à la police", analyse-t-il. Avant d'ajouter que "les aménagements urbains ne doivent pas pour autant se substituer à des politiques publiques de fond, orientées vers les problèmes de chômage ou d'éducation, sans quoi l'ouverture de tels espaces de tension pourrait effectivement devenir irresponsable".

Le professeur de sociologie estime en outre que l'espace dégagé sur le boulevard Anspach est à même d'orienter positivement les comportements. "Des espaces amples et continus permettent une visibilité mutuelle et un contrôle réciproque qui agissent préventivement sur les conduites répréhensibles." Les petites rues adjacentes sont elles davantage propices à des comportements délictueux.

Pierre Vanderstraeten ajoute que répondre à cette question de l'insécurité renforce son plaidoyer pour "un cœur historique entièrement dessiné pour accueillir la vie publique dans toute l'étendue de ses formes d'expression avec des intensités variables : piétonnier, semi-piétonnier (modifier l'usage selon le moment de la journée ou de l'année), zone de rencontre, zone

résidentielle. Faire en sorte d'éviter un cœur historique à deux vitesses au sens propre et figuré. Cela doit faire 'société' et non plus faire 'quartier'. Ce cœur historique doit cependant être élargi et comprendre la partie préindustrielle et industrielle en faisant du Canal un espace fédérateur."

Rayonnement

Le piétonnier est évidemment amené à se développer. 20 millions d'euros vont notamment servir à remodeler les places de la Bourse et De Brouckère et à doter le boulevard de verdure. En outre, le bourgmestre Yvan Mayeur souhaite faire appel à quelques grands noms de l'art contemporain, comme le sculpteur indo-britannique Anish Kapoor, afin d'embellir les rues. Par cette approche ostentatoire, les autorités ne cachent pas leur envie d'asseoir l'attractivité et le rayonnement international de la capitale belge.

Mathieu Berger prévient : ce projet prometteur recèle une face cachée que certains nomment déjà la "barcelonisation" de Bruxelles. "Le touriste n'est pas l'habitant, il n'a pas le même attachement pour l'espace qu'il visite, qu'il ne fait que traverser le temps d'une journée ou d'un week-end. Des espaces urbains trop strictement consacrés à la présence touristique risquent toujours, à terme, de s'auto-détruire. C'est un problème rencontré à Barcelone, où un tourisme de masse, irrespectueux et avide de fête, est en train de détériorer le charme de la ville." La question se pose alors du juste équilibre à trouver. Le sociologue admet en effet que "Barcelone est aussi devenue une ville dynamique et enthousiasmante ces trente dernières années grâce à ses choix urbanistiques et son ambition de développer son accueil. "Il y a quelques années, personne n'aurait imaginé que l'on puisse comparer Bruxelles à la capitale catalane ! Il faut voir dans cette situation nouvelle à la fois un risque et une opportunité pour Bruxelles et ses habitants."

() Ce "piétonnier" devrait plutôt être intitulé "espace partagé" puisque certains conducteurs peuvent continuer à circuler : résidents, personnes âgées, personnes à mobilité réduite, fournisseurs, taximen, chauffeurs de bus,...*

*(**) Pierre Vanderstraeten est professeur à la Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme LOCI (UCL) et coordinateur scientifique au CREAT.*

*(***) Mathieu Berger est professeur de sociologie urbaine à l'UCL et chercheur à l'EHESS - Paris (Ecole des hautes études en sciences sociales).*

Lettre à Yvan Mayeur : "Pourquoi préférez-

vous la polémique à la réconciliation ?"

La Libre - CONTRIBUTION EXTERNE - 30 mars 2016

OPINIONS

Une lettre ouverte de Bianca Debaets (CD&V), secrétaire d'Etat bruxelloise et conseillère communale de la Ville de Bruxelles, adressée au bourgmestre de Bruxelles Yvan Mayeur.

Monsieur le bourgmestre,

Je n'oserais pas dire "Cher Yvan" car entre nous la distance politique est trop grande et l'amitié trop petite. En réalité, il n'y a jamais eu la moindre occasion de combler cet écart. Celui qui n'est pas – en permanence – sur la même longueur d'onde que vous n'a en fait aucune chance de nouer un dialogue serein avec vous.

Notre pays a besoin de femmes et d'hommes politiques qui favorisent le "vivre ensemble". Pourquoi, dans votre façon de diriger la Ville de Bruxelles, vous trouvez-vous à mille lieues de cette approche ? Difficile de rencontrer plus fort que vous comme spécialiste pour semer les conflits et la discorde.

Un bourgmestre se doit pourtant de rassembler, non pas de diviser. Pourquoi préférez-vous la polémique à la réconciliation ? Pourquoi ne saisissez-vous pas l'occasion de devenir une sorte de père pour l'ensemble des citoyens de notre ville ?

Les différents hommages et célébrations, tels que ceux vécus ces derniers jours, comportent toujours une minute de silence. Il serait judicieux pour vous d'en profiter pour vous taire quelque peu également. Afin de méditer sur la façon de faire de la politique ; sur le ton à utiliser pour mener au mieux le débat public.

Se regarder dans le miroir, s'autocritiquer, c'est d'ailleurs ce que doivent faire à présent l'ensemble des politiciens de Bruxelles et d'ailleurs : oser se retourner et analyser, avec humilité, ces dernières années. Qu'est-ce qui a mal tourné et comment avons-nous tous laissé les choses se passer comme telles ? Je veux être la première à dire et à reconnaître que nous avons commis des erreurs.

Je veux aussi être la dernière à rejeter la responsabilité de ces erreurs sur un autre groupe de la population.

Monsieur le bourgmestre, je veux bien comprendre ce qui vous anime et la source d'inspiration pour ce que vous dites et faites. Mais hélas, vous balayez toujours d'un revers de main toute possibilité de discuter avec des personnes qui ne sont pas d'accord avec vous. C'est pour cette raison que je vous inviterais volontiers dans l'un des nombreux pubs qui font la richesse de notre capitale, afin d'avoir un échange de vue constructif entre adultes. J'espère alors pouvoir comprendre pourquoi vous avez mis tant d'énergie à tirer des conclusions par rapport à la manifestation hostile et irrespectueuse de dimanche alors que vous-même n'avez rien fait pour empêcher son déroulement. J'espère aussi comprendre pourquoi vous avez choisi d'utiliser un logo de la Ville de Bruxelles uniquement en français ; une mesure très peu unificatrice, vous en conviendrez.

Vous m'expliquerez sans doute aussi plus en détails la raison qui vous a poussé à ne pas consulter les Bruxellois et les commerçants du centre à propos du piétonnier, ou le sens du coup de poignard que vous avez réservé à l'Ancienne Belgique ou au Botanique en créant vous-même une nouvelle salle de concerts, et ce sans la moindre concertation.

J'espère sincèrement que le jeu de l'escalade verbale, dont vous êtes friand, va rapidement s'interrompre. La catastrophe qui a frappé notre pays la semaine dernière a conduit beaucoup de gens à se rapprocher. Merci de ne pas détruire cet élan via vos généralisations grossières à l'adresse des Flamands.

Je m'arrêterai ici en me réjouissant de savoir que votre parti compte tout de même bel et bien quelques bâtisseurs de ponts. Des membres du PS qui, eux, sont d'accord de représenter l'ensemble des Bruxellois. Quelles que soient leur langue, leur religion ou leur couleur de peau. J'espère de tout mon cœur que vous pourrez un jour rejoindre ce wagon-là.
Salutations sincères,

Bianca Debaets (CD&V), secrétaire d'Etat bruxelloise et conseillère communale de la Ville de Bruxelles.

Piétonnier: Bruxelles rêve des galeries Lafayette

La Libre – ABONNÉS - M. CO. ET R. MEU - 28 août 2015

" *Bien sûr qu'on va faire une plus-value, comme pour tous les piétonniers du monde.*" Echevin des Propriétés communales, Mohamed Ouriaghli (PS) ne s'en cache pas, l'instauration du piétonnier sur les boulevards du centre et

alentour, constitue une excellente opération immobilière pour la Ville de Bruxelles. Sa régie communale est multipropriétaire dans ce périmètre en proie à un bouleversement urbanistique sans précédent. Sur les 3200 logements que possède la Régie foncière de la Ville, 930 sont situés dans le piétonnier. On peut y ajouter 132 et 251 logements respectivement propriétés du CPAS et de sociétés de logement social. Bref, 30% du parc locatif de la zone piétonne sont détenus par les pouvoirs publics. Selon M.Ouriaghli, la Régie communale possède 500 logements sur les boulevards. *“Mais nous ne spéculons pas”,* ajoute-t-il. *Il n’est pas question de vendre. Hors indexation, les loyers avantageux ne bougeront pas non plus.”*

Une succession de snacks jugée “abominable”.

Au niveau des commerces par contre, cela va bouger. Et pas un peu. Là encore pas question de vendre pour la Ville dont la politique est, à l’inverse, d’étendre encore son parc immobilier. *“Nous sommes propriétaires d’une bonne centaine d’espaces commerciaux sur les boulevards et nous comptons profiter de cet important levier”*, dit l’échevin. Pour quoi faire? Modifier en profondeur le tissu commercial selon un schéma en cours d’élaboration au niveau de l’échevine en charge, la libérale Marion Lemersre. Et cela *“en complémentarité avec la rue Neuve”*. Le socialiste annonce la renégociation d’un certain nombre de baux commerciaux ainsi que des non-renouvellements afin de mettre fin, par exemple, à la succession de snacks jugée *“abominable”*. *“Nous voulons créer une véritable Belgian Avenue”*, précise l’échevin. Il y voit un mix commercial axé sur la dégustation des spécialités culinaires belges ou encore un *“Red Devils Corner”*. Le point de repère de cet axe *“belgo-belge”* sera bien entendu le musée de la bière projeté dans le bâtiment de la Bourse.

En outre, le piétonnier – dont les travaux d’aménagement doivent débuter dans le courant 2016 – entraînera une revalorisation massive de plusieurs espaces phares des boulevards. Ainsi le bâtiment d’Actiris actuellement occupé doit, sans doute fin 2016, être vidé de son administration promise à un déménagement dans le quartier Madou. Propriété de la Région bruxelloise, l’édifice de l’office bruxellois de l’Emploi (16000m²) est complètement désuet mais fait déjà saliver la Ville. Elle se dit intéressée par un rachat. Le bâtiment, évalué à 15 millions d’euros hors travaux, *“pourrait abriter des galeries Lafayette”*, avance l’échevin Ouriaghli, qui précise que le Delhaize situé au rez-de-chaussée arrive en fin de bail.

Au revoir au Brico

A quelques pas, le Brico du centre est lui aussi dans le viseur. Des négociations vont certainement démarrer pour le relocaliser au profit d’une

nouvelle enseigne commerciale. Continuons vers la place De Brouckère pour passer devant le renforcement dit de la résidence Gretry. Une dent creuse sur l'alignement de façades appelé à être "*recouvert*" pour créer un nouvel espace commercial sur un seul niveau. "*En terrasse on devrait créer un espace pour les habitants (du bâtiment qui se trouve en retrait de la voirie, NdIR)*", précise l'échevin des Propriétés communales. Ce dernier annonce également le déménagement des administrations du rez-de-chaussée du bâtiment "Continental" planté entre les boulevards Adolphe Max et Emile Jacquemain et surmonté de l'enseigne lumineuse Coca-Cola. A nouveau pour du commerce. A plus long terme, et à la faveur d'un autre déménagement, la Ville de Bruxelles pourrait également vendre ses parts dans la propriété du grand bâtiment de l'administration communale. Le privé aurait alors loisir de reconvertir l'espace libéré en espaces commerciaux. Le piétonnier est un acte urbanistique fort en matière de mobilité mais permet aussi à la Ville d'entrevoir de juteux profits. Les loyers commerciaux qu'elle y demandera n'auront sans doute rien de social.